

La philosophie morale de Malebranche, entre raison et sentiment intérieur

Cristian Moisuc
“Alexandru Ioan Cuza” University of Iasi

Muceni, Elena, *Malebranche et les équilibres de la Morale*.
Classiques Garnier : Paris, 2020, 337 p.

Title: Malebranche's moral philosophy, between reason and inner sensation

Keywords: Malebranche, ethics, reason, inner sensation, occasionalism

Si la morale de Nicolas Malebranche a joui d'une « attention marginale » de la part de l'exégèse traditionnelle, comme l'écrit Elena Muceni dans l'*Introduction* de ce livre paru en 2020, cette situation offrait une occasion dont quelqu'un aurait dû en profiter pour combler ce vide, d'autant plus que Denis Moreau avait déjà signalé, dans une note marginale de son *Malebranche* (paru en 2004) que la morale malebranchiste méritait des développements plus amples. Cette juste observation n'est pas entrée dans l'oreille d'un sourd...

Voici donc Elena Muceni, lectrice de longue date du projet malebranchiste concernant la morale (signalons l'article de 2014 intitulé *The search after moral Certainty. The origins of Malebranche's project of a science of ethics and its development in his Treatise on Ethics*, paru dans la revue *Society and Politics* 8 (1) qui laissait déjà deviner une recherche

* **Acknowledgement:** This work was supported by a grant of the Ministry of Research, Innovation and Digitization, CNCS/CCCDI – UEFISCDI, project number PN-III-P1-1.1-TE-2019-0610, within PNCDI III.

plus ample) arriver à terme de son projet et livrer un ouvrage qui n'a rien à envier aux classiques du domaine.

Certes, la morale de Malebranche avait déjà fait l'objet de quelques livres, mais la bibliographie est plutôt exiguë et datée : à part le classique ouvrage de Montcheuil de 1946 (*Malebranche et le quiétisme*), on dénombre uniquement deux ouvrages français (Michel Adam, *Malebranche et le problème moral*, en 1995 et Jean-Christophe Bardout, *La Vertu de la philosophie : essai sur la morale de Malebranche*, en 2000), un ouvrage anglais (Craig Walton, *De la recherché du bien. A study of Malebranche's science of Ethics*, en 1972) et un ouvrage italien (Leonardo Verga, *La filosofia morale di Malebranche*, en 1964). Il en est de même pour les articles et les études consacrés à la morale de Malebranche, clairement outrepassés par les articles qui privilégient la métaphysique ou l'épistémologie de l'oratorien.

C'est pour cette raison qu'un livre qui s'attaque à la morale malebranchiste mérite d'être salué, d'autant plus qu'il est construit selon une approche méthodologique qui a pour but de placer les textes et les idées de Malebranche dans leur écosystème (p. 18). Fidèle à une démarche conforme au paradigme de l'« histoire historique de la philosophie » (expression reprise d'Eugenio Garin, *via* Henri Gouhier) que d'autres avaient désignée comme « perspectivisme historique » (Mogens Lærke), Elena Muceni lit la morale malebranchiste en suivant, simultanément, deux ordres : d'une part, l'ordre « interne » de l'œuvre, afin de saisir l'importance de l'éthique dans le système malebranchiste (p. 19) et, d'autre part, l'ordre « externe », qui prend en compte les forces « exogènes » qui se sont exercées sur l'œuvre (p. 18), à savoir les débats et les controverses auxquels Malebranche a pris part de son vivant.

Le chapitre intitulé (*Prémisse. La place de la morale dans la philosophie*) annonce les intentions de l'auteure, à savoir la remise en question de l'interprétation commune à l'exégèse classique qui relègue la morale sur une position marginale dans le système malebranchiste (p. 21). En effet, renverser cette interprétation l'oblige à reprendre la hiérarchie malebranchiste des savoirs et à redessiner, suivant les indications éparées de Malebranche lui-même, son arbre des savoirs. Ainsi

refait Elena Muceni le chemin qui mène de la *Recherche de la vérité* au *Traité de la morale* pour recueillir, avec la patience d'un détectif, toutes les indices qui prouvent que pour l'oratorien la morale est, contrairement au *topos* de l'historiographie, une science placée *au sommet* de l'arbre des savoirs : « c'est en vue de la morale qu'il faut éclairer les vérités de la métaphysique, car les critères indispensables à la définition du devoir de l'homme relèvent du domaine de l'esprit et non de la matière pure » (p. 24). Même si cette thèse peut avoir été marginalement soutenue par certains auteurs antérieurs, elle n'a jamais été prise au sérieux au point d'étudier la morale comme *un but à part entière du système malebranchiste*, comme le fait Elena Muceni dans ce livre : « dans un système où la morale est identifiée comme le but ultime de la connaissance, les sciences mathématiques et la géométrie s'avèrent appréciables dans la mesure où elles entraînent l'esprit au travail de la recherche des vérités abstraites » (p. 24). Pour l'auteure, il y a bien des « hésitations » de Malebranche à propos de la hiérarchie des savoirs, mais ces hésitations sont résolues entre la quatrième et la cinquième édition de la *Recherche*, plus précisément dans les *Entretiens sur la métaphysique et la religion* (1688), où les règles de la morale sont clairement placées au-dessus des « études inutiles », comme les autres sciences (surtout les mathématiques et la géométrie).

Les trois chapitres suivants analysent la conception malebranchiste de la volonté dans la première partie de la *Recherche*, le problème de l'amour-propre et de l'amour de soi et la spécificité de la morale malebranchienne par rapport à celle de Descartes. Ces trois chapitres constituent la partie du livre qui veut faire ressortir l'ordre « interne » du système et la place qui revient à la morale. Prenant comme point de départ l'analyse du fonctionnement de la volonté, Elena Muceni prouve que Malebranche ne partage pas la vision port-royaliste (p. 43) et que, « malgré les développements sur le rôle du plaisir... Malebranche a maintenu au fond une conception intellectualiste de la volonté tout au long de sa carrière de philosophe » (p. 53). Cette thèse permet à l'auteure d'envisager la spécificité de la réflexion malebranchiste sur la volonté, qui

ne se trouve pas irrémédiablement corrompue (comme elle l'est pour les jansénistes), mais peut se mouvoir et aimer pour soi, indépendamment de l'union avec le corps (p. 73). Malebranche développe ainsi une doctrine de la volonté considérée du point de vue de la nature originaire (*integra*) de l'homme. Les trois « inclinations » primitives de la volonté (pour le bien en général, pour la conservation de son être et pour les autres créatures) prouvent que Malebranche regarde la volonté comme si son fonctionnement relevait encore du caractère pré-lapsaire (p. 75) et indépendamment de son union avec le corps. Si l'inquiétude « naturelle » de la volonté peut être tenue pour une alliée de la recherche du vrai bien (p. 78), cette même inquiétude permettrait de comprendre que le « mauvais usage » n'est pas le signe d'une *corruption*, mais d'un *mauvais choix* des biens auxquelles la volonté se rapporte : au lieu de s'orienter vers le bien *suprême*, la volonté s'oriente vers les biens *sensibles*. Cette spécificité de la volonté malebranchiste qui entretient un double rapport avec la morale cartésienne (« fidélité à la méthode, infidélité à la théorie », p. 99) que Jean-Christophe Bardout avait déjà remarquée (parlant d'une « réception sans adhésion »), permet à l'oratorien de concevoir un projet de morale indépendant et original, qui devrait investir un territoire ressemblant à « un champs laissé en jachère » (p. 101).

Ainsi, en 1683, Malebranche rédige le *Traité de morale* sur la base d'une « stratégie épistémologique » qui devrait « élever cette discipline au rang d'une science » (p. 104). Elena Muceni montre que la stratégie malebranchienne requiert le recours à une thèse déjà établie dans la *Recherche*, à savoir l'existence des principes de la morale en Dieu, ce qui fournit une « garantie inattaquable de la possibilité de la morale comme science déductive » (p. 105).

C'est dans le chapitre consacré au *Traité de morale* (pp. 119-165), véritable noyau dur du livre, que l'auteure fait voir avec clarté la cohérence et la structure argumentative propre de cet ouvrage souvent négligé, où l'oratorien se propose de montrer que l'éthique peut avoir le caractère d'une « science ». Le lecteur appréciera la démarche qui rattache le *Traité* aux *principes gnoséologiques* déjà posés dans les *Conversations Chrétiennes*, les *Eclaircissements* et les *Méditations*

Chrétiennes. Il y va donc d'un lien argumentatif étroit entre la connaissance et la morale, entre les *idées nécessaires* et les *vérités morales* (p. 123).

S'il fallait donc choisir un terme pour décrire le système malebranchiste, Elena Muceni pencherait pour « mysticisme rationnel » (p. 126), terme qui ne suggère en rien l'abandon de la raison, mais qui décrit plutôt un « effort de concentration, attention en engagement actif de la volonté » (p. 126). Le lecteur tant soit peu familier des écrits de l'oratorien saura admirer la reprise et la réhabilitation de ce terme si souvent utilisé à propos du système malebranchiste, mais dont l'auteure justifie l'usage par l'ancrage des vérités morales dans la Raison (pp. 123-129). Dès lors, c'est l'Ordre qui joue le rôle de pierre angulaire de la morale, ayant *l'amour de l'Ordre* (avec ses trois conditions analysées à la page p. 134) comme vecteur qui permet la définition « scientifique » de la vertu, à savoir la transformation de l'amour de l'Ordre, qui est *naturel* et *inné* dans l'homme, en amour « habituel » et « dominant » (p. 143).

Lorsqu'on se pose la question « Peut-on devenir vertueux ? » (p. 142), on vise ni plus ni moins que le processus d'acquisition de l'amour de l'Ordre, qui a deux composants, chez Malebranche : intellectuel et affectif (p. 144). Pour l'oratorien, explique l'auteure, la vertu peut s'acquérir par la voie rationnelle (*i.e.* par la *lumière*), mais aussi par les voies plus courtes (Malebranche dira : abrégées) de la *foi* et du *sentiment intérieur*, mais cette dernière voie est périlleuse, à cause du péché qui a introduit dans l'homme la concupiscence. Dès lors, il faudra trouver une manière de renverser et de rendre utiles (puisque'on ne peut pas éliminer complètement) les effets que la concupiscence a produit dans l'âme. Ainsi opère Malebranche la distinction entre *l'amour-propre* et *l'amour de soi*.

La deuxième partie du livre est consacrée à la réception du *Traité de la morale* (une quarantaine de pages qui retracent l'histoire éditoriale du *Traité* dans la presse savante de l'époque et dans les lettres des contemporains, pour arriver à la condamnation théologique par le Saint Office) et aux polémiques entourant la réception du *Traité de morale*. C'est ici qu'Elena Muceni s'inscrit de plein droit dans ce courant moderne de l'exégèse qui considère que l'on ne peut pas comprendre

l'architectonique générale du système malebranchiste et l'agencement des arguments dans un ouvrage particulier sans prendre en compte les polémiques menées par Malebranche de son vivant. Tout comme pour les questions de gnoséologie relatives au statut de l'idée et à l'interprétation « correcte » de la dimension *objective* de l'idée cartésienne, pour comprendre la conception du plaisir et sur l'amour de Dieu (p. 194) il faut prendre en compte la controverse avec Arnauld et avec Lamy.

La première section de la deuxième partie du livre (on regrette, en passant, que les chapitres et les sous-chapitres ne sont pas numérotés par l'éditeur, ce qui complique le renvoi) reprend le fil du débat passionnant sur le statut du plaisir et du *topos* « Malebranche épicurien » (dont le responsable est l'adversaire de longue date Antoine Arnauld) sans toutefois oublier l'intervention de Pierre Bayle dans ce débat. S'appuyant sur la thèse d'Elodie Argaud soutenue en 2015 et publiée en 2019 chez Honoré Champion (*Epicurisme et augustinisme dans la pensée de Pierre Bayle*), Elena Muceni considère que le 23ème chapitre du livre *Des vraies et fausses idées* peut être vu comme une critique de la prémisse épistémologique malebranchiste qui consiste à accorder au plaisir un rôle dans la détermination morale (pp. 200-201).

Si Malebranche soutient que le *sentiment intérieur* peut jouer le rôle de boussole qui indique, à l'homme déchu, comment bien juger et agir, c'est parce qu'il a obstrué la route, en aval, vers une *connaissance claire* de soi-même que l'âme pourrait avoir. Obscure à elle-même, l'âme n'a d'autre accès vers elle-même que par la voie du *sentiment intérieur*, orienté par le *plaisir* dans ses évaluations morale.

On ne retracera pas toutes les étapes de la polémique avec Arnauld et de l'intervention de Pierre Bayle, clairement présentée dans une trentaine de pages (pp. 193-220), mais il faut toutefois souligner l'originalité de l'analyse d'Elena Muceni, qui a bien observé la dimension *atypique* de cette polémique avec Arnauld (à la différence de celle consacrée au statut de l'idée, bien plus connue) : Malebranche s'est efforcé de se tenir totalement à l'écart des controverses sur le statut du plaisir entre 1683 et 1687 (une période où il défendait farouchement sa noétique); il est de même dans la

correspondance avec Bayle, où il n'y a, selon l'auteure, *aucune* référence à la conception du plaisir (pp. 230-233). On comprend aisément que Malebranche a cherché à éviter à tout prix l'étiquette d'*épicurisme*. Mais est-ce que Malebranche méritait qu'on le considérât *épicurien* ?

Elena Muceni analyse ce problème dans la seconde section de la deuxième partie du livre, qui traite de la « radicalisation des thèses malebranchiennes sur le plaisir et l'amour propre » dans le *Traité de l'amour de Dieu* et se place d'emblée à rebours de la thèse soutenue par André Robinet, selon lequel il y aurait une « révision patente » entre la définition de la volonté comme « amour du bien en général » (dans la *Recherche*) et la définition donnée dans le *Traité de l'amour de Dieu*, comme « désir d'être heureux ». Pour Elena Muceni, il s'agit plutôt d'une *coexistence* de deux définitions et d'un « déplacement de perspective » (p. 241) entre les deux ouvrages, du bien conçu « absolument » au bonheur « par rapport au sujet » (p. 241). Malebranche abandonnerait donc le point de vue strictement ontologique, soutient Elena Muceni (p. 242) en replaçant à l'honneur une observation faite par Ginette Dreyfus en 1958. Mais l'auteure va plus loin, cherche une raison de ce déplacement de perspective et avance l'hypothèse (appuyée textuellement) d'une influence exercée sur la conception du bien, à partir des années 1670, par la notion d'efficacité (qui prend le dessus sur celle de perfection intrinsèque de l'objet). Sur ce point, elle rencontre les observations de Jean-Christophe Bardout, avancées dans *La Vertu de la philosophie*. Il y a bien donc « deux définitions successives du bien et de la volonté » (p. 242), mais qui ne sont pas opposées. Elles seraient plutôt les conséquences des controverses sur le statut du plaisir au cours desquelles l'adversaire Arnauld a essayé (et réussi...) d'accoler au nom de Malebranche l'étiquette (non méritée) d'*épicurien*.

Les chapitres qui analysent la position de Malebranche dans la querelle de l'amour pur et dans la controverse avec Lamy occasionnent de riches et originales réflexions sur la légitimation morale de l'amour-propre par Malebranche (pp. 268 *sq*), grâce à la distinction entre l'*amour de soi* et l'*amour-propre*. C'est à travers les écrits de Lamy (*Les Eclaircissements*

au *De la connaissance de soi-même*) que l'on peut surprendre « *in vivo* un phénomène crucial : celui de la transformation de l'une des notions centrales de la pensée morale de l'époque, celle de l'amour propre » (p. 271). Il faudrait donc placer Malebranche à l'épicentre de ces transformations qui, avant d'avoir un impact en morale, eurent lieu dans la littérature philosophique (p. 272). Si le siècle des Lumières (Helvétius en spécial) a réhabilité de concept d'amour propre, les racines de ce processus doivent être trouvées chez Malebranche, qui a sonné le coup de début de cette longue transformation, grâce au « dédoublement du concept d'amour-propre », encore hésitant en 1684 (p. 274), mais laissant prévoir l'apparition d'un « amour-propre éclairé ». On lira avec profit les pages 278-288 pour comprendre que c'est bien Lamy et non Malebranche qui, rejetant la distinction entre un *amour-propre* et un *amour de soi* et, campant sur la vieille distinction augustinienne entre l'amour-propre et l'amour de Dieu (cupidité *vs* charité), s'avérait incapable de dépasser une vision port-royaliste essentiellement pessimiste de la nature de la volonté et du rapport de l'homme à soi-même. Toutefois, la controverse avec Lamy permettrait à Malebranche de mener à terme une démarche de « réhabilitation de l'amour-propre qui se profilait de manière implicite dans la *Recherche de la vérité*, et dont l'acte central est représenté par le *Traité de morale*, où Malebranche relève que l'amour-propre et l'amour de l'Ordre ne sont pas incompatibles » (p. 292).

Pour Elena Muceni, le *Traité de morale*, placé dans son contexte polémique, montre le « développement » plutôt que le *reniement* ou la *rupture* par rapport aux positions antérieures (p. 293). Cependant, les variations dans les définitions malebranchistes du plaisir et de l'amour-propre ne doivent pas faire croire que l'oratorien a abandonné la conception rationaliste de la vertu (p. 295) : il n'a fait que puiser ses thèses dans la version « lumineuse » de l'augustinisme (p. 296) qui autorisait une interprétation plus optimiste et moins « port-royaliste » du syntagme *omnes beati essent volunt*.

C'est cette dimension « optimiste » qui a assuré le succès ultérieur de certaines thèses éthiques malebranchistes (le rôle du plaisir dans la détermination morale et le caractère *positif*

de l'amour-propre) à l'époque des Lumières. S'il faut reconnaître la *radicalisation* de certaines thèses de jeunesse, il faut aussi concéder que cette radicalisation fut plutôt lexicale et que derrière le changement d'accent, il y a toujours une « unité » et une « cohérence essentielle » dans la conception morale de l'oratorien.

Le livre d'Elena Muceni nous offre l'occasion d'être plus attentif aux *permanences* qui demeurent souvent tranquilles sous les vagues agitées des changements manifestée à la surface des textes (polémiques) d'un auteur.

Le *Traité de morale* de Malebranche en est l'exemple le plus heureux.

Address:

Cristian Moisuc

“Alexandru Ioan Cuza” University of Iasi

Department of Philosophy

Bd. Carol I, 11

700506 Iasi, Romania

E-mail: cristian.moisuc@uaic.ro